

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PERRAUDIN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 23, p. 207-210

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Ah ! vraiment ! Il ne fallait que ça... Sur le moment où je sentais le dieu me maîtriser et que ma poitrine sous le souffle inspiré s'allait gonfler comme le sein de la Sibylle et que ma bouche allait s'ouvrir pour vomir le passé, ne faut-il pas que mon voisin me renverse l'encrier du coude. Ah ! nom de nom... Et mon livre de littérature tout taché, ma grammaire grecque maculée et les vers de Sophocle ignoblement souillés ! — Où diable avais-je la tête quand j'écrivis ma dernière chronique, pour oublier des faits si sensationnels ? Car ce sont, certes, des événements dignes d'être consignés que l'avènement de M. Benjamin Fracheboud à la capitainerie des Français ; que la nomination de M. Pierre Couchepin au grade de sous-capitaine du même club ; que l'apparition de M. Zarn à la tête de la section des Grands comme inspecteur extraordinaire et par interim, en remplacement de M. Monney, que la maladie au front blême retient perclus dans ses appartements.

Et, de plus, une chose atroce que très peu sans doute de nos lecteurs et lectrices auront remarquée, mais qui eût fait se pâmer les femmes savantes et sauter Vaugelas au plafond, une faute d'accentuation impardonnable, un crime de lèse-orthographe qui me se peut assez punir ; le mot « pêche » (pêcher) écrit comme le mot « pêche » (pêcher).

Le 15 janvier, pour fêter leur surveillant, les lycéens vont à Villars. Quelle platitude que cette montée dans ce wagon trouble de fumée ! Franchement, je fus content de mettre pied à terre quand nous arrivâmes au but. Et vraiment, il y avait de quoi ne pas s'ennuyer : à la patinoire, Anglais et Anglaises patinaient ; M. André, un des nôtres, s'il vous plaît, y apparut aussi et je vous assure qu'en fait d'élégance, de sveltesse et de prestesse, il ne cédait en rien à maintes miss anglaises...

Une jeune Anglaise pique une tête non loin de lui ; M. André, galant homme, lui tendit la main en ajoutant à l'instar du cavalier de Corneille :

« ...Ce malheur me rend un favorable office ;
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;

Et c'est pour moi, Madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous tendre la main. »

A quoi l'Anglaise répondit :

« Aoh ! yes ! yes ! Thank you ! Thank you ! »

Le 17 janvier : On vient de me montrer deux photographies de la jeunesse de notre collègue, l'une prise au réfectoire et l'autre au Martolet. Ah ! ah ! ah ! ah ! Monsieur Zarn ! Monsieur le Directeur ! Et André avec son triste sourire de jeune veuve ! Et Amédée, le jeune homme moderne... Et Adrien... Et le vicomte de Léchelles !...

Et au Martolet, ce bonhomme avachi sur le faite du très splendide mausolée (?) de Saint Maurice ! et cette vierge folle à côté qui regarde l'azur... Et Jean, le gentleman ! Ah ! ah ! ah ! ah !

Le 27 janvier, c'est la saint Jean Bouche d'or, patron de la rhétorique. Et comme c'est l'usage chez nous, pour fêter les saints patrons, les rhétoriciens vont se réjouir à Monthey. Ils visitent d'abord la verrerie, antique fabrique qui fait penser aux ateliers de Vulcain ; ils y admirent le travail ardent des ouvriers, ce verre qui coule comme du miel et ces bouteilles dorées par le feu comme par un vin luisant et rare. — Et comme de voir ça, ça donne soif, parce que l'idée de bouteille est étroitement liée à celle de vin et que près des murs où fond le verre, il fait très chaud, ils se vont ensuite installer dans l'arrière-boutique d'un café et se font apporter de la raclette et du vin pour arroser.

Le 28 janvier, c'est la veille de la saint François, patron de M. Tonoli et de M. Michelet, professeurs au Lycée. Et comme c'est d'usage chez nous, pour fêter les professeurs, les lycéens vont à Monthey, par les bords du Rhône, à travers des marais et des vernes. — Après la Vièze, ceux qu'attirent le bistro coupent droit sur Monthey et M. le professeur Michelet, avec trois disciples fidèles continuent jusqu'à Collombey leur promenade péripatéticienne. A Collombey, ils vont écouter les sœurs chanter vêpres et complies. Puis ils rentrent à Monthey où déjà les autres chantent, boivent et mangent.

Le 29 janvier : Saint François de Sales, fête de MM. les chanoines Tonoli, Michelet et Chevalley.

Je suis bien embarrassé devant tant de dignités : à qui ferai-je ma première révérence ?... Eh bien, elle sera pour vous, cher Monsieur Tonoli, réservoir de sagesse et robinet de science, d'où sortent par jets précipités les syllabes sonores du rude dialecte dorien...

Et ma deuxième révérence sera, pour vous, Monsieur Michelet, révérendissime professeur, illustrissime docteur, « bravime esprit, sur tous excellentime » ; pour vous qui nourrissez nos intelligences du nectar aristotélique.

Je me tournerai vers vous, ensuite, cher Monsieur Chevalley, après avoir prié la muse de me suggérer quelque chose à vous dire qui soit digne de vous, quelque chose de parfumé comme les parfums de l'oranger que vous humiez à Rome, sous la fenêtre de votre chambre, avec ivresse... Et je vous dirai... Que vous dirais-je, mon Dieu ? Je vous dirai que je voudrais être le jeune Antinoüs du musée du Vatican, afin que mon regard vous dise d'une façon qui vous plaise, ce que ma langue ne sait dire assez divinement...

Le 5 février : Ces messieurs du Lycée étaient allés se promener sur les collines de Cries. Et comme il convient à des hommes qui se respectent, ils fumaient qui la pipe et qui la cigarette. Lors, les voilà qui se mettent à gambader comme des agneaux et à sauter, pipe en bouche, sur une meule de foin dressée par là. Paul, lui, prudent qu'il est et point tant saute en l'air, se dit comme il m'a dit : « J'ai bien pensé, moi, qu'il arriverait malheur et que la meule brûlerait. Je fumais ma pipe à côté comme un bon diable et je n'ai pas sauté dessus. »

Ce qu'il avait prédit arriva : lorsque nos hommes qui avaient diligemment obéi au sifflet de M. le surveillant (un sifflet pour des lycéens !), lorsque nos hommes arrivèrent au pont de Lavey, ils virent sur la hauteur une colonne de fumée qui montait vers le ciel. « Il n'y a pas de fumée sans feu », se dit l'un d'eux ; et vaillamment il escalada la colline. Mais que voudriez-vous qu'il ait fait sans eau, sans pioche et sans râteau ; tout seul à lutter contre l'élément dévastateur ? Il descendit. Mais le soir, ça fumait toujours. Les incendiaires, afin d'activer le feu pour que l'incendie finisse avant la nuit et n'ameute pas le village de Lavey, montèrent alors sur le lieu du sinistre.

Mais que voulez-vous qu'ils aient fait sans eau, sans pioche et sans râteau ? Ils attendirent. Ils attendirent le propriétaire, afin de lui signifier qu'il n'y avait pas eu préméditation et qu'ils étaient prêts à s'arranger. Poing levé, un jeune homme arriva : « Ah ! nom de nom, vous la paierez, celle-là ! » Hé! là ! tout doux ! Que voulez-vous qu'il fit contre cinq ? Il se calma et même se mit de leur côté. Ils descendirent à un « mazot » non loin de là chercher des sceaux, des pioches et des râteaux pour soulever le foin, tellement tassé que ça brûlait aussi lentement que du charbon. Puis, une fois la meule consumée et le crime consommé, ils s'en allèrent, conduits par leur jeune homme, aviser le propriétaire.

Comme je ne suis pas un jeune homme qui décapuchonne les maisons pour voir dedans, je ne décrirai pas cette scène, ni le décor de cette scène. Qu'il me suffise de dire les conclusions qui s'en suivirent : c'est à savoir que, le poids de la meule étant évalué à mille kilos au minimum et le prix du foin, au minimum, à sept francs les cent kilos, les incendiaires en furent pour septante francs de dommages et intérêts, payables dans une semaine à partir de l'arrangement conclu, en argent sonnante, pièces d'or ou billets de banque, devant un litre de blanc nouveau pour que tout finisse bien...

Voilà ce que c'est de ne pas penser qu'il ne faut pas faire la bête, parce le foin est trop cher...

Louis PERRAUDIN, Phil.